



## Le Sublime dans les livres III-IV des *Historiae* de Quinte-Curce à la lumière du Περὶ ὕψους du Pseudo-Longin

Sébastien Barbara

---



**Electronic version**

URL: <http://journals.openedition.org/etudesanciennes/1249>

ISSN: 1923-2713

**Publisher:**

Université d'Ottawa, Université Laval

**Printed version**

Number of pages: 109-127

ISSN: 0317-5065

**Electronic reference**

Sébastien Barbara, « Le Sublime dans les livres III-IV des *Historiae* de Quinte-Curce à la lumière du Περὶ ὕψους du Pseudo-Longin », *Cahiers des études anciennes* [En ligne], LVI | 2019, mis en ligne le 19 mai 2019, consulté le 18 juin 2019. URL : <http://journals.openedition.org/etudesanciennes/1249>

---



Les contenus des *Cahiers des études anciennes* sont mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

**Le Sublime dans les livres III-IV  
des *Historiae* de Quinte-Curce  
à la lumière du *Περὶ ὕψους* du Pseudo-Longin**

SÉBASTIEN BARBARA  
Université de Lille

Au début de l'opuscule du Pseudo-Longin l'action du sublime est comparée à la puissance de la foudre : [...] ὕψος δέ που καιρίως ἐξενεχθὲν τά τε πράγματα δίκην σκηπτοῦ πάντα διεφόρησεν καὶ τὴν τοῦ ῥήτορος εὐθύς ἀθρόαν ἐνεδείξατο δύναμιν, « [...] mais quand le sublime vient à éclater où il faut, c'est comme la foudre : il disperse tout sur son passage et tout d'abord montre les forces de l'orateur concentrées ensemble » (Du sublime I, 4, trad. Lebègue). L'image revient à propos du style concis, serré, rapide et véhément de Démosthène<sup>1</sup> qui est associé à la fois à σκηπτός et à κεραυνός<sup>2</sup> : καὶ ὁ μὲν ἡμέτερος διὰ τὸ

---

<sup>1</sup> Dans le cadre d'une comparaison avec Cicéron (XII, 4-5) qui semble être une réponse à Caecilius qui avait publié un traité de ce type (T 6 Woerther) critiqué par Plutarque, Vie de Démosthène 847a.

<sup>2</sup> R. NEUBERGER-DONATH, Longini De sublimitate Lexicon, Hildesheim, Olms, 1987, p. 44 et 72, distingue κεραυνός, tonitrum (XII, 4) de σκηπτός, fulmen (I, 4 ; XII, 4), mais κεραυνός en XXXIV, 4 devrait théoriquement désigner la foudre en opposition à βροντή, « tonnerre », στεροπή ou ἀστραπή, « éclair » ; σκηπτός oscille entre « tempête », « tornade », « trombe » et « foudre », cf. LSJ, s. u. σκηπτός, « thunderbolt », « hurricane », et la définition fournie par Aristote, Lettre d'Aristote à Alexandre sur le système du monde 395a 28 : σκηπτός désigne tout phénomène igné s'abattant sur terre. Cf. Apulée, Du monde 15 (322) ; Arrien, fr. 3 Roost-Wirth = Stobée, I, 29, 2 : les σκηπτοί sont

μετὰ βίας ἕκαστα, ἔτι δὲ τάχους ῥώμης δεινότητος οἶον καίειν τε ἅμα καὶ διαρπάζειν, σκηπτῶ τινι παρεικάζουσιν ἂν ἢ κεραυνῶ, « [...] notre compatriote, grâce à la force, grâce aussi à la rapidité, à l'élán, à la violence irrésistible qui le mettent en état de tout brûler, de tout mettre en pièce en même temps, pourrait être comparé à une trombe ou à la foudre » (XII, 4). On la retrouve ensuite à propos de Démosthène dans le cadre d'une comparaison avec Hypéride : καὶ ὥσπερ εἰ καταβροντᾷ καὶ καταφέγγει τοὺς ἀπ' αἰῶνος ῥήτορας· καὶ θᾶπτον ἂν τις κεραυνοῖς φερομένοις ἀντανόξαι τὰ ὄμματα δύναιτο, ἢ ἀντοφθαλμῆσαι τοῖς ἐπαλλήλοις ἐκείνου πάθεσιν, « il foudroie pour ainsi dire et il éblouit de ses éclairs les orateurs de tous les temps. Il serait plus aisé d'ouvrir les yeux en face de la foudre qui tombe que d'affronter d'un œil sec le choc des passions qui se précipitent sans arrêt chez Démosthène » (XXXIV, 4). Cette image n'est pas qu'une vague métaphore de la puissance : pour illustrer les qualités du sublime le rédacteur a utilisé une série de termes amenant naturellement à l'idée de la foudre puisque ce phénomène a été préalablement défini comme un souffle vibrant<sup>3</sup>, puissant et rapide : [...] ὑψηγορίας τόνον, ἔμφυχτα πάθη, περιουσίαν ἀγχίνουσαν τάχος, ἔνθα δὲ κύριον, τὴν ἅπασιν ἀπρόσιτον δεινότητα καὶ δύναμιν..., « [...] majesté puissante, souffle tout vibrant de la passion, abondance, présence d'esprit, rapidité (là où elle est à sa place), véhémence et force oratoire... » (XXXIV, 4).

Pour le Pseudo-Longin, le sublime a donc la puissance des phénomènes météorologiques les plus dévastateurs : il peut produire chez l'auditeur une ekplexis non artificielle ou exagérée ou bien une ekstasis, une sidération, un étonnement au sens étymologique. Mais cette image qu'il tient pour très caractéristique du sublime a une histoire : elle ne sort pas de nulle part. Au

---

une variété de κεραυνοί ; Souda, s. u. σκηπτός : κεραυνὸς ἄνωθεν διάπυρος.

<sup>3</sup> Cf. Sénèque, Questions naturelles II, 18 : quid est fulmen ? acrioris densiorisque spiritus cursus.

V<sup>e</sup> siècle les éclats oratoires de Périclès étaient déjà comparés aux foudres ce qui lui avait valu le surnom d'Olympios<sup>4</sup>. Plus tard, chez Cicéron, l'image sera aussi associée à Démosthène (Cicéron, Orateur 234 : *fulmina illa*) et au style grandiloquent qui s'oppose à celui de l'orateur « tenu » ; quand il parle du « grand style » de l'orateur majestueux, Cicéron dit qu'il est *gravis, acer, ardens* et que, si celui-ci se met à jeter des flammes (*inflammare rem coepit*) devant un auditoire non préparé, il passera alors pour un fou (Cicéron, Orateur 20 ; 97).

Le Pseudo-Longin a donc développé, précisé, conceptualisé même, une image qui servait déjà auparavant pour des paroles puissantes, puis pour les fulgurances du « grand style » : historiquement le sublime longinien apparaît d'abord comme le prolongement des traits de Périclès et de Démosthène. Cependant, le Pseudo-Longin (I, 4) explique aussi la nature du sublime en termes politiques et militaires, le présentant comme un pouvoir (*δυναστεία*) et une force invincible (*βία ἄμαχος*) qui s'empare de l'âme, la subjugue. Il y a donc des foudres de rhétorique comme il y a des foudres de guerre. Il m'a semblé que cette volonté d'en faire l'arme absolue de l'orateur portait peut-être davantage la marque de l'époque hellénistique où l'usage du foudre est très présent dans la propagande royale. Ce rapprochement m'amène à me pencher sur la figure d'Alexandre le Grand dans le traité et à m'interroger sur la place de sa geste dans la critique littéraire et la notion de sublime.

Alexandre est, de fait, connu pour sa « grandeur » (*o Megas*) et pour la hauteur de ses aspirations ; on observe chez lui une quête d'absolu naturellement sublime et un enthousiasme propre à ravir ; parmi ses qualités on relève la *megaloψychia*, l'ambition comme la volonté de repousser constamment les limites et la *megaloφροsynè*, « grandeur d'âme ». Or le sublime est précisément présenté par le Pseudo-Longin (IX, 2) comme l'écho de cette *megaloφροsynè* : ὕψος μεγαλοφροσύνης ἀπήχημα.

---

<sup>4</sup> Aristophane, Les Acharniens 530-531 ; Comica adespota, fr. 701 Kassel-Austin (10 Koch) ; cf. Cicéron, Orateur 29 ; Plutarque, Vie de Périclès 156b.

Alexandre est aussi souvent représenté en porteur de foudre comme sur un fameux tableau d'Apelle (Plutarque, *Vie d'Alexandre* 666b) ou sur les décadrachmes de Babylone<sup>5</sup>, ou bien assimilé à un foudre<sup>6</sup>. Sa conception et sa naissance sont également associées à ce phénomène : dans une tradition rapportée par Plutarque, Olympias rêve qu'elle est frappée au ventre par un foudre et chez le Pseudo-Callisthène éclats de tonnerre et éclairs saluent sa venue au monde<sup>7</sup>.

Par ailleurs, si l'on se place du point de vue d'une historiographie marquée par la rhétorique, écrire l'histoire d'Alexandre c'est bénéficier d'un sujet déjà sublime sur un personnage qui recherchait lui-même quelque chose de cet ordre. L'historien est alors confronté au problème de rendre compte d'un sujet élevé et d'actions qui visent au sublime ou bien le sont déjà : dès lors il est fondamental que l'art de l'historien soit à la hauteur et cette réflexion est au cœur du traité du Pseudo-Longin quand il s'efforce, comme on le verra ensuite, de définir le sublime par rapport au sublime raté avec, à l'arrière-plan, les contre-exemples fournis par les mauvais historiens d'Alexandre. Il n'est d'ailleurs sans doute pas anodin qu'une problématique voisine ait déjà donné lieu à un débat pendant la campagne asiatique d'Alexandre<sup>8</sup> : dans une anecdote remontant à Hermippos<sup>9</sup>, Callisthène se distingue en faisant un bel éloge des Macédoniens ; invité ensuite à traiter un sujet moins facile, le blâme des Macédoniens, il paraît avoir mieux traité ce deuxième discours et passe alors pour hostile<sup>10</sup>. Alexandre cite à cette occasion un vers d'Euripide qui dit que lorsque la

---

<sup>5</sup> J. F. HILL, *Catalogue of the Greek Coins of Arabia, Mesopotamia and Persia*, Londres, British Museum, 1922, n° 61, p. 191 ; pl. XXII, n° 18.

<sup>6</sup> Plutarque, *Sur la fortune d'Alexandre* 343e.

<sup>7</sup> Plutarque, *Vie d'Alexandre* 665b ; Pseudo-Callisthène, 12, 5.

<sup>8</sup> Plutarque, *Vie d'Alexandre* 695d-e ; cf. Philostrate, *Vie d'Apollonios de Tyane* VII, 2.

<sup>9</sup> Plutarque, *Vie d'Alexandre* 695e = Hermippos 1026 F 73 FGrHist.

<sup>10</sup> J. R. HAMILTON, *Plutarch : Alexander, A Commentary*, Oxford, Clarendon Press, 1969, p. 147-149.

matière est belle, il est facile d'en bien parler : καλὰς ἀφορμὰς οὐ μέγ' ἔργον εἶ λέγειν<sup>11</sup>.

Quand le sujet est grand ou sublime en lui-même, l'expression se devrait donc d'être élevée ou sublime. Cette problématique se retrouve dans la pique qui ouvre le *Περὶ ὕψους* puisque les intervenants (I, 1) reprochent à Caecilius d'avoir parlé du sublime de façon basse (ταπεινότερον)<sup>12</sup>, ce qui est un comble... de son côté le Pseudo-Longin est loué pour avoir parlé de façon élevée d'un sujet élevé<sup>13</sup>.

Toutefois, au-delà du parallèle qui pourra sembler artificiel, ne faut-il pas considérer plus largement que la geste d'Alexandre correspond, dans l'histoire du monde antique, à une rupture importante qui a aussi des répercussions sur les pratiques littéraires. Dans l'histoire du sublime la geste d'Alexandre représenterait-elle un moment spécifique ? Dès lors, même si Alexandre n'est pas souvent évoqué dans le *Περὶ ὕψους* et même si le modèle valorisé est surtout Démosthène, il valait la peine de tirer ce fil pour s'interroger dans un deuxième temps sur la spécificité de l'écriture de la geste d'Alexandre par rapport aux problématiques du sublime et plus particulièrement chez un historien d'Alexandre comme Quinte-Curce, dont l'œuvre pourrait éventuellement refléter quelque chose de ces théories esthétiques

---

<sup>11</sup> Plutarque, *Vie d'Alexandre* 695d = Euripide, Les Bacchantes 266. Cf. Quinte-Curce, VIII, 1, 28-29, où le conflit avec Clitus part aussi de deux éloges opposés et d'une citation d'Euripide.

<sup>12</sup> Cf. Démétrios, Du style 75, à propos du « grand style » : « la grandeur réside aussi dans la matière traitée [...] Car il suffit d'entendre parler sur un grand sujet pour croire d'emblée que l'auteur use du grand style : c'est une erreur, car il faut considérer dans ce qui est dit non la teneur mais la manière ; en exprimant de grandes choses petitement, on peut sortir de la convenance au sujet traité » (trad. Chiron).

<sup>13</sup> Cf. F. GOYET, dans son introduction à la traduction de N. Boileau du *Traité du sublime*, Paris, Librairie générale française, 1995, p. 6 ; même problématique avec la traduction : cf. Tite-Live (fr. 73 Weissenborn-Müller = Sénèque, Controverses IX, 1 (24), 14) reprochant à Salluste d'avoir affaibli un trait de Thucydide, en réalité de Démosthène.

qui s'étaient précisément cristallisées à Rome quelques décennies auparavant, à l'époque de Caecilius puis du Pseudo-Longin<sup>14</sup>. Dans cette optique on scrutera donc d'abord la présence d'Alexandre et des historiens d'Alexandre dans le *Περὶ ὕψους*, puis l'on cherchera à localiser du sublime dans les *Historiae* en effectuant des sondages dans un corpus réduit, les livres III-IV.

## I

### Présence d'Alexandre et des historiens d'Alexandre dans le *Περὶ ὕψους*

Sur les quatre passages du traité Du sublime où apparaît le nom d'Alexandre, on en retiendra trois en raison de leur pertinence<sup>15</sup>. Dans le premier, le Pseudo-Longin critique une variété de sublime raté :

καί τινα τῶν Καλλισθένους ὄντα οὐχ ὑψηλὰ ἀλλὰ μετέωρα, καὶ ἔτι μᾶλλον τὰ Κλειτάρχου· φλοιώδης γὰρ ἀνὴρ καὶ « φουσῶν » κατὰ τὸν Σοφοκλέα, « μικροῖς μὲν αὐλίσκοισι, φορβειᾷς δ' ἄτερ ». Τά γε μὴν Ἀμφικράτους τοιαῦτα καὶ Ἡγησίου καὶ Μάτριδος· πολλαχοῦ γὰρ ἐνθουσιᾶν ἑαυτοῖς δοκοῦντες οὐ βακχεύουσιν ἀλλὰ παίζουσιν

on raille Callisthène dont quelques expressions sont guindées, mais non sublimes, et plus encore Clitarque. C'est un écrivain superficiel, qui, pour me servir d'un vers de Sophocle « souffle à pleine joue dans de toutes petites flûtes » (fr. 701 Nauck). De pareils exemples de mauvais goût se rencontrent chez

---

<sup>14</sup> Le traité du Pseudo-Longin, généralement daté de la première moitié du I<sup>er</sup> siècle a. C. est une réponse au *Περὶ ὕψους* de Caecilius de Calè-Actè, cf. H. LEBÈGUE, dans son édition du Pseudo-Longin, Paris, Les Belles Lettres, 1965<sup>3</sup>, p. XI-XIII ; F. WOERTHER, Caecilius de Calè-Actè, Fragments et témoignages, Paris, Les Belles Lettres, 2015, p. XXXII et p. 161-165.

<sup>15</sup> Le quatrième (XXXII, 2) est un discours de Démosthène évoquant Alexandre.

Amphicrate, Hégésias et Matris ; souvent leur prétendu enthousiasme provient, non de l'inspiration bachique mais d'un amusement puéril (III, 2, trad. Lebègue)<sup>16</sup>.

Il cible d'abord Callisthène pour des expressions « guindées » (τινα μετέωρα). Callisthène est de fait connu pour avoir proposé un compte rendu assez tendancieux des entreprises d'Alexandre<sup>17</sup>. Cette critique cadre avec un passage de Plutarque (Vie d'Alexandre 673f) qui, sans le nommer, stigmatise Callisthène pour son traitement exagéré du trajet d'Alexandre en Pamphylie<sup>18</sup> :

la rapidité de sa course le long de la côte de Pamphylie a fourni à beaucoup d'historiens l'occasion de récits emphatiques, destinés à frapper l'imagination (ὑπόθεσις γραφικὴ πρὸς ἐκπληξιν καὶ ὄγκον) : selon eux, par l'effet d'une faveur divine, la mer se retira devant Alexandre, bien que la houle venue du large atteigne toujours ce rivage et ne découvre que rarement des petits chemins continus au pied des falaises escarpées de cette région montagneuse (trad. Flacelière & Chambry).

Le Pseudo-Longin adresse ensuite la même critique à Clitarque<sup>19</sup>, mais ajoute que ce dernier est superficiel (φλωιδῆς) et, si l'on décrypte la citation de Sophocle<sup>20</sup>, il lui reproche aussi de déployer

---

<sup>16</sup> Voir F. GOYET, op. cit. n. 13, p. 169 ; L. PRANDI, *Fortuna e realtà dell'opera di Clitarco*, Stuttgart, Steiner, 1996 p. 19 ; C. M. MAZZUCCHI, *Dioniso Longino. Del sublime. Introduzione, testo critico, traduzione e commentario*, Milan, Vita e Pensiero, 2010 (1992), p. 140-142.

<sup>17</sup> P. PÉDECH, *Historiens compagnons d'Alexandre*. Callisthène – Onésicrite – Néarque – Ptolémée – Aristobule, Paris, Les Belles Lettres, 1984, p. 45 sq.

<sup>18</sup> J. R. HAMILTON, op. cit. n. 10, p. 44 ; P. PÉDECH, op. cit., p. 52-54 ; L. PRANDI, *Callistene. Uno storico tra Aristotele e i re macedoni*, Milan, Jaca, 1985, p. 96-98 ; 134-136. Polybe, XII, 17 sq., attaque surtout Callisthène et Timée sur des questions d'exactitude et de vérité.

<sup>19</sup> Cf. Quinte-Curce, IX, 5, 21, qui épingle sa naïveté (credulitas) en raison de son peu d'attention à la véracité des faits (cf. IX, 8, 15).

<sup>20</sup> D'après F. GOYET, op. cit. n. 13, p. 169, il s'agit d'une reprise de Cicéron, *Lettres à Atticus* II, 16, 2 ; voir déjà O. IAHN & J. VAHLEN (eds),



une énergie inappropriée à la capacité de son instrument, autrement dit son maigre talent ne serait pas à la mesure de son ambition<sup>21</sup>. Le Pseudo-Longin ajoute enfin que les mêmes défauts se retrouvent chez Hégésias de Magnésie<sup>22</sup> dont l'enthousiasme n'est pas une réelle possession mais un amusement puéril (παίζουσιν) : le rédacteur stigmatise de nouveau un sublime factice en ajoutant le défaut de puérilité<sup>23</sup> qui annonce la critique à venir contre Timée. Or ces trois auteurs sont bien connus pour avoir traité la geste d'Alexandre et l'on pourrait d'ailleurs étendre cette remarque aux autres noms signalés par le Pseudo-Longin : d'après C. M. Mazzucchi<sup>24</sup>, Matris, par le biais d'Héraclès, et Amphicratès via la polémique sur Alexandre et les Romains, pourraient éventuellement être aussi rattachés à cette thématique<sup>25</sup>. Certes c'est avant tout l'asianisme qui est ici visé<sup>26</sup>, mais l'essor de ce courant, dans la première moitié du III<sup>e</sup> siècle, coïncide en quelque sorte avec le développement de l'historiographie d'Alexandre.

---

Dionysii uel Longini de sublimitate libellus, Stuttgart, Teubner, 1967, p. 6.

<sup>21</sup> Cf. Démétrios, Du style 75 : μεγάλα μικρῶς λέγοντα.

<sup>22</sup> Ciblé par Denys d'Halicarnasse, De la composition stylistique VI, 18, 22-26 = Hégésias, fr. 5 Auberge, pour l'usage de rythmes totalement inadaptés. Cf. J. AUBERGER, *Historiens d'Alexandre*, Paris, Les Belles Lettres, 2001, p. 456-457.

<sup>23</sup> Cf. aussi le reproche fait ensuite à Isocrate en XXXVIII, 2.

<sup>24</sup> C. M. MAZZUCCHI, op. cit. n. 16, p. 141-142.

<sup>25</sup> Matris de Thèbes (III<sup>e</sup> siècle ?), auteur d'un Ἑγκώμιον Ἡρακλέους (Athénée, X, 412b), qui a servi de source à Diodore (voir E. HOLZER, Matris, ein Beitrag zur Quellenkritik Diodors, Tübingen, Fues, 1881 ; P. GIOVANNELLI-JOUANNA, « La Monographie consacrée à Héraclès dans le livre IV de la Bibliothèque historique de Diodore de Sicile : tradition et originalité », BAGB (2001), p. 85), est à rattacher à l'asianisme tout comme Amphicratès d'Athènes, rhéteur du I<sup>er</sup> siècle.

<sup>26</sup> Cf. Philodème, Rhétorique IV, col. XXI, 24-25 (p. 180 Sudhaus) : passage sur l'asianisme où sont associés les noms d'Alcidamas, d'Hégésias, de Clitarque et de Démétrios ; cf. L. PRANDI, op. cit. n. 16, p. 14 et 19.

Le deuxième passage concerne la froideur et la puérilité caractérisant Timée dans un « éloge d'Alexandre » :

θατέρου δὲ ὧν εἵπομεν, λέγω δὲ τοῦ ψυχροῦ, πλήρης ὁ Τίμαιος, ἀνὴρ τὰ μὲν ἄλλα ἱκανὸς καὶ πρὸς λόγων ἐνίοτε μέγεθος οὐκ ἄφορος, πολυῖστωρ, ἐπινοητικός· πλὴν ἀλλοτριῶν μὲν ἐλεγκτικώτατος ἀμαρτημάτων, ἀνεπαίσθητος δὲ ἰδίων, ὑπὸ δὲ ἔρωτος τοῦ ξένας νοήσεις ἀεὶ κινεῖν πολλάκις ἐκπίπτων εἰς τὸ παιδαριωδέστατον. Παραθῆσομαι δὲ τάνδρὸς ἐν ἡ δύο, ἐπειδὴ τὰ πλείω προέλαβεν ὁ Κεκίλιος. Ἐπαινῶν Ἀλέξανδρον τὸν μέγαν, « ὅς τὴν Ἀσίαν ὅλην » φησὶν « ἐν ἐλάττωσι <ἔτεσι> παρέλαβεν, ἢ ὅσοις τὸν ὑπὲρ τοῦ πρὸς Πέρσας πολέμου πανηγυρικὸν λόγον Ἰσοκράτης ἔγραψεν ». Θαυμαστὴ γὰρ τοῦ Μακεδόνοιο ἡ πρὸς τὸν σοφιστὴν σύγκρισις

le second des défauts dont nous parlions, je veux dire la froideur, abonde dans les écrits de Timée. Cet auteur a d'ailleurs du talent ; parfois il n'est pas dépourvu de grandeur de style ; il sait beaucoup ; il a de l'imagination, mais, très porté à blâmer les fautes des autres, il n'a pas le sentiment des siennes. La manie de vouloir exprimer toujours des pensées neuves le fait tomber souvent dans la dernière puérilité. Je ne citerai qu'un ou deux exemples ; aussi bien Caecilius en a déjà relevé la plus grande partie. Timée s'exprime ainsi dans son éloge d'Alexandre le Grand : « Il a conquis l'Asie entière en moins d'années qu'Isocrate n'en a mis pour écrire son Panégyrique sur la guerre à faire aux Perses ». Étonnante comparaison, certes, entre le héros macédonien et le rhéteur (IV, 1-2)<sup>27</sup>.

Plusieurs reproches cohabitent ici mais les plus significatifs sont la froideur — un humour froid, trop préparé<sup>28</sup> — et la recherche constante de nouveauté qui conduisent à des ridicules et à des

<sup>27</sup> Voir F. GOYET, op. cit. n. 13, p. 170.

<sup>28</sup> Voir F. WOERTHER, op. cit. n. 14, p. 100, n. 132 ; cf. Cicéron, Orateur 89.

pensées puériles notamment des attaques ou des plaisanteries mal venues. Le Pseudo-Longin s'inscrit ici dans les traces de Caecilius qui avait déjà relevé plusieurs traits de la « froideur » de Timée (T 29 Woerther) et qui devait déjà adopter, pour des raisons similaires, un positionnement assez critique à l'égard des historiens d'Alexandre. Or le même défaut (ψυχρία) est attribué par Plutarque à Hégésias<sup>29</sup> : « Hégésias de Magnésie fait à ce propos une remarque assez froide pour éteindre cet incendie (ἐπιφώνημα κατασβέσαι τὴν πυρκαϊάν ἐκείνην ὑπὸ ψυχρίας δυνάμενον) : “ Il est naturel, dit-il, que le temple ait été détruit par l'incendie, puisqu'Artémis était occupée aux couches de la mère d'Alexandre ” ».

Le reproche de puérilité (τὸ παιδαριωδέστατον) adressé à Timée rappelle aussi un passage de Cicéron<sup>30</sup> où l'orateur adresse la même critique à Sisenna<sup>31</sup> qui écrivait dans le prolongement de Clitarque<sup>32</sup>. En résumé, Hégésias est froid comme Timée, Timée est puéril comme Clitarque et Clitarque, comme Callisthène, cherchait à se hausser pompeusement... tous, enfin, incarnent un sublime raté.

Enfin, dans un troisième passage malheureusement lacunaire (IX, 3-4), le Pseudo-Longin relève comme exemple de parole

<sup>29</sup> Plutarque, *Vie d'Alexandre* 665f = Hégésias, fr. 3 Aubergier. Cicéron, *De la nature des dieux* II, 69 = Timée fr. 150a, attribue un trait identique à Timée et le juge élégant (concinne).

<sup>30</sup> Cicéron, *Des lois* I, 7 : is tamen neque orator in numero uestro unquam est habitus, et in historia puerile quiddam consecratur, ut unum Clitarchum neque praeterea quemquam de Graecis legisse uideatur. Si Cicéron confesse qu'il était très peu rhéteur, il lui reproche aussi (Brutus 259) l'utilisation de mots inusités et c'est un défaut également reproché aux asianistes : voir L. PERNOT, *La Rhétorique dans l'Antiquité*, Paris, Le Livre de poche, 2000, p. 112-113. Cf. Lucien, *Comment écrire l'histoire* 44.

<sup>31</sup> Voir M. CHASSIGNET, *L'Annalistique romaine*, III : *L'Annalistique récente – L'autobiographie politique (fragments)*, Paris, Les Belles Lettres, 2004, p. XXXVIII-XLIX.

<sup>32</sup> L. PRANDI, op. cit. n. 16, p. 16-17 ; M. CHASSIGNET, op. cit., p. XLVIII.

sublime la fameuse réponse d’Alexandre à Parménion : « si j’étais Parménion... ». La grandeur d’âme du souverain aurait donc produit un trait de sublime réussi : μεγάλοι δὲ οἱ λόγοι τούτων, κατὰ τὸ εἰκός, ὧν ἂν ἐμβριθεῖς ὦσιν αἱ ἔννοιαι. Ταύτη καὶ εἰς τοὺς μάλιστα φρονηματίας ἐμπίπτει τὰ ὑπερφυᾶ· ὁ γὰρ τῷ Παρμενίωνι φήσαντι « ἐγὼ μὲν ἡρώδεσθην... » : « tout au contraire, ils sont nobles, comme il est naturel, les accents de ceux dont les pensées sont profondes, car c’est chez ceux qui sont le mieux doués de sentiments élevés que se rencontrent les paroles sublimes. De ce genre est la réponse à Parménion, qui avait dit “Pour moi je me contenterais...” ». Ce trait d’Alexandre, illustration un peu problématique du sublime comme μεγαλοφροσύνης ἀπήχημα, sera mis en perspective plus loin dans le cadre de la comparaison avec Quinte-Curce.

Il semble donc que le Pseudo-Longin, voulant attirer l’attention sur l’écriture de la « grandeur », utilise l’exemple d’Alexandre qui offrirait un sujet naturellement grand mais aurait souvent été traité par des thuriféraires maladroits et ridicules. Tout en estimant qu’Alexandre lui-même n’était pas sans grandeur, il ne donne pas d’exemple d’histoire sublime à son sujet — de fait le Pseudo-Longin valorise le modèle thucydidéen et encense Démosthène comme le représentant majeur du sublime oratoire, deux caractéristiques sans doute incompatibles avec la valorisation d’Alexandre et de ses historiens.

## II

### **Le sublime chez Quinte-Curce : sondages dans les livres III-IV**

Venons-en donc maintenant à Quinte-Curce pour voir si son traitement de la geste d’Alexandre pourrait attester un positionnement par rapport à ces problématiques esthétiques. Compte tenu des éléments précédemment exposés, l’historiographie n’est aucunement étrangère aux objectifs

esthétiques présentés par le Pseudo-Longin<sup>33</sup>. Que constate-t-on alors quand on examine l'œuvre de Quinte-Curce, un auteur en qui l'on a souvent vu surtout un rhéteur<sup>34</sup> et qui a écrit au milieu du I<sup>er</sup> siècle de notre ère<sup>35</sup>, soit environ une ou deux décennies après la « controverse du sublime » ? Pourrait-il porter la trace de ce débat ou bien de recherches en rapport avec ce type de problématique ? On limitera l'examen aux livres III et IV des *Historiae* qui offrent un terrain plus adapté à l'enquête. Disons tout de suite que ces deux livres offrent un curieux mélange d'éléments bas et de passages élevés dont on pourrait penser qu'ils visent — consciemment ou pas, c'est aussi finalement toute la question — au sublime. Parmi les éléments bas ou les maladroites — défauts dont les uns sont à mettre au compte des sources à disposition, d'autres au traitement que l'auteur a sciemment choisi —, on relèvera<sup>36</sup> : des transitions prosaïques<sup>37</sup> ; des « écarts génériques »<sup>38</sup> ; la multiplication de séquences plus proches du

---

<sup>33</sup> Voir Pseudo-Longin, XII, 5 : l'amplification qui est capable d'atteindre le sublime convient à l'éloquence épидictique, aux récits historiques et aux tableaux de la nature. En revanche pour Cicéron, Orateur 66, seul le style étiré et coulant convient à l'historien et pas le style tendu et vif de l'orateur. Cf. Denys d'Halicarnasse, Thucydide 7, 23, 6, qui indique que les « qualités adventices » doivent servir à mettre en avant le talent de l'historien : le sublime (ὕψος), l'élégance d'expression, la noblesse du langage (σεμνολογία), la grandeur (μεγαλοπρέπεια).

<sup>34</sup> Voir par exemple S.-N. DOSSON, *Étude sur Quinte-Curce, sa vie et son œuvre*, Paris, Hachette, 1886, p. 217-246 ; G. PORTA, dans son édition de Quinte-Curce, *Storie di Alessandro Magno*, Milan, Rizzoli, 2005, p. 60-68.

<sup>35</sup> À l'époque de Claude selon l'opinion dominante : voir J. E. ATKINSON, *Q. Curtius Rufus' Historiae Alexandri Magni, Books 3 and 4*, Amsterdam, J. C. Gieben, 1980, p. 38-339 ; G. PORTA, op. cit., p. 15.

<sup>36</sup> Le relevé suivant repose en partie sur des catégories, des éléments induits par les chapitres du *Περὶ ὕψους*.

<sup>37</sup> Il est cependant vrai que ce type de transitions est presque inévitable dans ce genre.

<sup>38</sup> Pour ce type de discordance on prendra en compte des parenthèses ou des excursus documentaires où l'anecdotique (tendance issue de

biographique ou de la littérature romanesque<sup>39</sup> ; des listes<sup>40</sup> ; des passages où la bassesse d'Alexandre l'emporte sur son comportement héroïque<sup>41</sup> ; des passages où Quinte-Curce en terminant par une analyse critique prend le risque de saper toute grandeur à la séquence qu'il vient de produire<sup>42</sup>.

Cependant, on trouve aussi dans ces livres des passages élevés que l'on pourrait être tenté de rattacher à une forme de sublime ; ils relèvent de l'organisation, de l'art du trait ou de l'exemplarité morale. Les livres III et IV montrent une dispositio très soignée : les deux livres constituent en effet un diptyque avec les deux grandes batailles parallèles d'Issos et de Gaugamèles, mais aussi les « climax émotionnels » en III, 12 et IV, 16, 10. De même, on remarque un travail spécifique sur le début et la fin du livre IV, qui s'ouvre sur la fuite pathétique de Darius (IV, 1, 1) et se termine sur une sententia à propos de la grandeur des Macédoniens digne de

---

Clitarque ?) l'emporte, mais en même temps Quinte-Curce sait se montrer critique à l'égard des fables et du merveilleux. Voir S.-N. DOSSON, op. cit. n. 34, p. 173 sq. ; cf. Denys d'Halicarnasse, Thucydide 7, 5.

<sup>39</sup> Notamment, les rêves et les présages, l'épisode du monstre marin à Tyr (IV, 4), le locus amoenus à Siwa (IV, 7).

<sup>40</sup> Notamment lorsqu'il s'agit de dénombrer les forces armées parfois avec un aspect documentaire et l'introduction de termes inappropriés comme des mots grecs ou perses (doryphoroe, armamaxas en III, 7-8 ; cidaris en III, 8 ; gaza et gangabas en III, 13 ; tigris en IV, 9, quoique de façon plus heureuse car ce n'est pas plaqué), ce qui fait savant et n'est pas recommandé. Cf. Pseudo-Longin, XLIII, 2-5 ; Lucien, Comment écrire l'histoire 16 (insertion de mots latins dans un récit en grec).

<sup>41</sup> Par exemple dans l'épisode de Bétis (IV, 6) ; néanmoins son traitement est bien édulcoré par rapport à celui d'Hégésias

<sup>42</sup> Par exemple avec la conclusion de l'épisode de Siwa (IV, 7), à propos d'une éclipse de Lune (IV, 10) ou encore avec l'annonce des défauts à venir d'Alexandre au beau milieu de l'« épisode des reines » (III, 12). Si l'on compare la version de Quinte-Curce avec celle de Diodore de Sicile (XVII, 38, 4), où l'historien intervient aussi, mais seulement pour souligner la grandeur d'Alexandre, l'attitude ambiguë du Latin à l'égard du monarque est manifeste.

celle d'Alexandre (IV, 16, 33)<sup>43</sup>. Les livres sont également marqués par des « scènes » dramatiques<sup>44</sup> et des tableaux saisissants, qui tendent à une forme de sublime<sup>45</sup>. Les discours à des moments cruciaux dans l'histoire des empires participent également à ce grandiose<sup>46</sup>. Enfin, différents épisodes font apparaître des qualités morales en liaison avec le thème du « bon roi », du « bon général » ou du « bon conseiller »<sup>47</sup>.

Bien sûr ce tableau sommaire n'est pas déterminant en lui-même et il faudrait regarder le relevé dans le détail, mais globalement nous avons là deux livres d'actions glorieuses et vertueuses, de tableaux vigoureux et d'émotions variées et puissantes. Le sujet en lui-même est déjà grandiose et la transposition est plutôt à la hauteur. Pour aller plus loin, en réalité, il faudrait étudier maintenant quelques épisodes faisant apparaître des choix précis de Quinte-Curce. En allant donc à l'essentiel, car la place fait défaut pour une analyse approfondie, on se limitera à attirer l'attention sur quelques moments exemplaires.

---

<sup>43</sup> Pour une autre sententia à un moment-clé, voir par exemple Quinte-Curce, IV, 16 (après Gaugamèles) : *propemodum saeculi res in unum illum die proh ! fortuna cumulauit*.

<sup>44</sup> Épisodes du nœud gordien (III, 4, 14-18) et du médecin Philippe (III, 6) qui montrent qu'une action comme un silence (Pseudo-Longin, IX, 2) peuvent avoir un caractère sublime ; confusions et quiproquos autour des captives royales (III, 12).

<sup>45</sup> Comme les rêves inquiétants de Darius (III, 3), l'angoisse des soldats après le bain d'Alexandre (III, 15, 5-8), la panique dans l'armée de Darius (III, 8, 25), mais aussi le tableau des captives (III, 11), la traversée confuse du Tigre (IV, 9) ou encore la fuite pathétique des Perses après Gaugamèles (IV, 16, 10-15).

<sup>46</sup> Par exemple, le discours d'Alexandre aux troupes avant Issos (III, 10) ou le diptyque des deux harangues à Gaugamèles (IV, 14).

<sup>47</sup> Franchise et mort de Charidemus (III, 2) ; élection inattendue d'Abdalonimos à Sidon (IV, 1) ; diptyque sur les réactions d'Alexandre et Darius après la mort de l'épouse de Darius (IV, 10) ; comportements chevaleresques parallèles d'Alexandre refusant d'attaquer de nuit à la veille de Gaugamèles (IV, 13) et de Darius refusant de détruire le pont sur le Lycus (IV, 16).

Les épisodes de Charidème (III, 2) et d'Abdalonymos (IV, 1) font apparaître la tendance à développer des figures secondaires glorieuses dans des amplifications et par le biais d'une clé philosophico-morale — en l'occurrence cynico-stoïcienne — invitant au franc parler dans un cas, au rejet des richesses dans l'autre. Dans ces passages, ce sont d'autres personnages qu'Alexandre qui sont vecteurs de « sublime », d'un sublime reposant sur des valeurs différentes de celles qui sous-tendent les actions d'Alexandre.

La mort de Bétis à Gaza (IV, 6) occupe une place assez particulière entre d'un côté la version longue d'Hégésias transmise par Denys (fr. 5 Auberge) et de l'autre la maigre attestation d'Arrien (Anabase II, 25, 4). Parmi les historiens d'Alexandre, seul Quinte-Curce évoque le supplice de Bétis dont Hégésias a fourni une description atroce<sup>48</sup>. Quinte-Curce le fait de façon certes plus mesurée mais sans y renoncer totalement parce qu'il n'entend pas transmettre une image entièrement positive du Macédonien : le passage n'a certes rien de sublime, mais l'historien se tient ici loin du traitement débridé d'Hégésias, donc du mauvais sublime.

La réponse aux ambassadeurs de Darius (IV, 11), où Quinte-Curce a préféré écarter la métaphore des deux soleils royaux ne pouvant cohabiter sur terre<sup>49</sup> : cette image, qui pourrait bien être authentique compte tenu de la place du soleil dans les représentations perses (cf. Quinte-Curce, V, 14, 24), peut être tenue pour guindée et prétentieuse<sup>50</sup>.

On peut s'attarder un peu plus sur les deux réponses grandioses d'Alexandre d'abord à Sisigambis, puis à Parménion (Quinte-Curce, III, 12 ; IV, 11). Dans ce que l'on pourrait appeler le « quiproquo avec les reines », lorsque Sisigambis confond

---

<sup>48</sup> Voir J. E. ATKINSON, op. cit. n. 35, p. 333, et IDEM, Curzio Rufo, *Storie di Alessandro Magno*, Milan, Mondadori, 2003<sup>3</sup>, I, p. 358-359.

<sup>49</sup> Diodore de Sicile, XVII, 54, 5 ; Justin, XI, 12, 15 ; Plutarque, *Apophtegmes de rois et de généraux* 180b.

<sup>50</sup> Cf. Diodore de Sicile, XVII, 54, 5 : καθόλου δὲ καὶ ἄλλοις μεγαλοφύχοις λόγοις χρησάμενος.



Héphaïstion avec Alexandre<sup>51</sup>, la megalophrosynè du roi éclate dans le climax constitué par la phrase au style direct non errasti, mater : nam et hic Alexander est (Quinte-Curce, III, 12, 17). Cette répartie amène une digression discordante sur le caractère d'Alexandre illustrant la volonté de Quinte-Curce de contrebalancer les aspects positifs du roi conformément au portrait nuancé qu'il a arrêté mais qu'il n'exprime ouvertement qu'à la fin de l'œuvre (Quinte-Curce, X, 5, 26-36). C'est exactement la phrase fournie par Valère-Maxime (IV, 7, ext. 2), mais ce moraliste, à la différence de Quinte-Curce, rattache explicitement cet exemplum à l'amicitia alors que Diodore — qui propose une variante avec « ne t'inquiète pas » au lieu de « tu ne t'es pas trompée » (μηδὲν φροντίσης, ὃ μῆτερ· καὶ γὰρ καὶ οὗτος Ἀλέξανδρός ἐστιν, XVII, 38) qui pourra sembler moins grandiose et subtile que non errasti —, met l'accent sur l'utilisation par Alexandre du terme μῆτερ<sup>52</sup> en louant sa « philanthropie » (διὰ τῆς φιλανθρωποτάτης προσηγορίας), là où Quinte-Curce voit, de façon assez vague<sup>53</sup>, de la continentia animi, « maîtrise de soi » (III, 12, 18). Arrien, de son côté, la rapporte au style indirect en supprimant μῆτερ mais en ayant une conscience plus juste des enjeux moraux : ἐπαινῶ Ἀλέξανδρον τῆς τε ἐς τὰς γυναῖκας κατοικτίσεως καὶ τῆς ἐς τὸν ἐταῖρον πίστεως καὶ τιμῆς (« je loue Alexandre pour sa compassion à l'égard des femmes et pour la confiance et l'estime à l'égard de son ami » Anabase II, 12, 8, trad. personnelle). Or Arrien laisse aussi entendre que cette élégante péripétie ne figurait ni chez Ptolémée ni chez Aristobule (Anabase II, 12, 5), façon de dire qu'elle est suspecte (λόγος δέ..., cf. Anabase, I, 1, 1-2) et il ne garantit pas l'exactitude de cet épisode (II, 12, 7-8) en des termes qui rappellent d'ailleurs assez

<sup>51</sup> Voir J. E. ATKINSON, op. cit. n. 35, p. 248-250, et IDEM, Curzio Rufo, *Storie di Alessandro Magno*, Milan, Mondadori, 2003<sup>3</sup>, I, p. 324-325.

<sup>52</sup> Alexandre appelle « mères » les reines plus âgées, cf. E. D. CARNEY, « Women in Alexander's Court », in J. ROISMAN (ed.), *Brill's Companion to Alexander the Great*, Leyde, Brill, 2003, p. 248-250.

<sup>53</sup> Voir G. PORTA, op. cit. n. 34, p. 221, n. 18.

le scepticisme de Quinte-Curce dans d'autres passages<sup>54</sup>. Malgré son caractère romanesque, Quinte-Curce ne peut renoncer à son impact dramatique.

Il reste enfin le cas de la réponse d'Alexandre à Parménion (« Moi aussi si j'étais Parménion... »)<sup>55</sup> que le Pseudo-Longin tient pour un exemple de sublime réussi (mais chez qui ?) et qui se présente, du côté de Quinte-Curce, comme un cas plutôt déroutant. Cette phrase fameuse, souvent coupée de son contexte, a dû circuler dans des excerpta ou des recueils d'exempla et elle est généralement réintégrée dans un échange bref par les historiens<sup>56</sup>, où elle peut profiter, dans ce format minimal, de qualités associées au sublime : idée frappante et fière formulée avec concision, concentration des effets. Seul Quinte-Curce l'intègre dans un échange développé et s'écarte ainsi de ce modèle efficace : puis il infléchit quelque peu le texte habituel puisque chez lui la phrase d'Alexandre est une réponse à des propos développés de Parménion où ne figurent pas les termes si Alexander essem pouvant expliquer la répartie hautaine du roi. Chez Quinte-Curce Alexandre répond : et ego, inquit, pecuniam quam gloriam mallem, si Parmenio essem. La réponse est donc moins cinglante, l'impact réduit, mais la portée morale et l'attaque injuste doivent s'expliquer encore une fois par un choix de l'historien — un traitement un peu défavorable à Alexandre ; non seulement Parménion n'avait pas osé se mettre à la place d'Alexandre mais la réponse du roi est insultante même si la suite se veut grandiose : l'introduction du thème des richesses et de la vraie gloire est typique en tout cas de l'orientation morale cynico-stoïcienne souvent privilégiée par Quinte-Curce.

---

<sup>54</sup> Notamment Quinte-Curce, IX, 1, 34 : *equidem plura transcribo quam credo*.

<sup>55</sup> Quinte-Curce, IV, 11, 14, cf. J. E. ATKINSON, op. cit. n. 35, p. 398, et IDEM, Curzio Rufo, *Storie di Alessandro Magno*, Milan, Mondadori, 2003<sup>3</sup>, I, p. 374-375.

<sup>56</sup> Diodore de Sicile, XVII, 54, 4-5 ; Valère-Maxime, VI, 4, ext. 3 ; Plutarque, *Apophtegmes de rois et de généraux* 180b ; *Vie d'Alexandre* 681f ; Arrien, *Anabase* II, 25, 2.

Pour finir quel bilan peut-on tirer de cet examen rapide ? Il est certain que les livres III-IV des *Historiae* sont plus propres que les suivants à susciter des sentiments élevés et que la tâche de Quinte-Curce est ici largement facilitée par sa matière, mais l'on repère tout de même un travail spécifique. Il a bien conscience d'une certaine grandeur qui relève de ce que nous appelons « sublime » à la suite du Pseudo-Longin ; il sait même bien l'amener et la mettre en valeur, mais on peut bien sûr difficilement prouver que Quinte-Curce écrit en ayant pour objectif une doctrine aussi spécifique que celle qu'exposaient Caecilius et le Pseudo-Longin. S'il est difficile de dire si ses qualités sont volontairement recherchées comme marques du sublime, qu'en est-il alors des défauts qui caractérisent le sublime raté autour desquels la critique s'était aussi cristallisée à savoir la froideur, la puérilité, la superficialité, les tournures guindées, la recherche de l'originalité à tout prix. De fait Quinte-Curce semble se tenir à l'écart de ces travers mais en même temps, on l'a vu, il a d'autres faiblesses et cela ne veut donc pas dire pour autant qu'il applique le programme du *Περὶ ὕψους*. Quinte-Curce pouvait-il ignorer le débat précis sur le sublime dont Caecilius et le Pseudo-Longin gardent la trace ? La réponse est oui. Pouvait-il ignorer les reproches qu'on adressait à plusieurs de ces auteurs qu'il lui fallait utiliser pour écrire ses *Historiae* ? Évidemment non. L'opuscule de Lucien *Comment écrire l'histoire* (14 sq.) montre d'ailleurs, à une époque postérieure d'un siècle, que l'on pouvait développer des considérations méthodologiques du même genre indépendamment du concept de sublime. Mais le sublime est tellement ancré dans nos catégories esthétiques, qu'on lui prête volontiers une influence majeure et que l'on perd de vue les circonstances polémiques très précises qui ont mené à l'élaboration du traité.

Quinte-Curce vise néanmoins une forme d'excellence qui fait que, ponctuellement, ses exigences rejoignent des préoccupations qui sont aussi celles du Pseudo-Longin, mais il ne cherche pas à appliquer un programme esthétique prédéfini en dehors de l'imitation des qualités de Tite-Live : il adhère avant tout à une doctrine livienne d'histoire rhétorique et exemplaire qui valorise,

c'est somme toute assez banal, des modèles comme Cicéron et Démosthène<sup>57</sup> — ce dernier étant aussi la référence ultime du Pseudo-Longin. C'est donc par l'imitation de son modèle prestigieux et ses qualités « classiques » qu'il arrive finalement lui-même à une forme de grandeur qui touche parfois involontairement à ce que nous appelons « sublime ».

---

<sup>57</sup> Quintilien, II, 5, 20 ; X, 1, 39 = Tite-Live, fr. 76 Weissenborn-Müller.